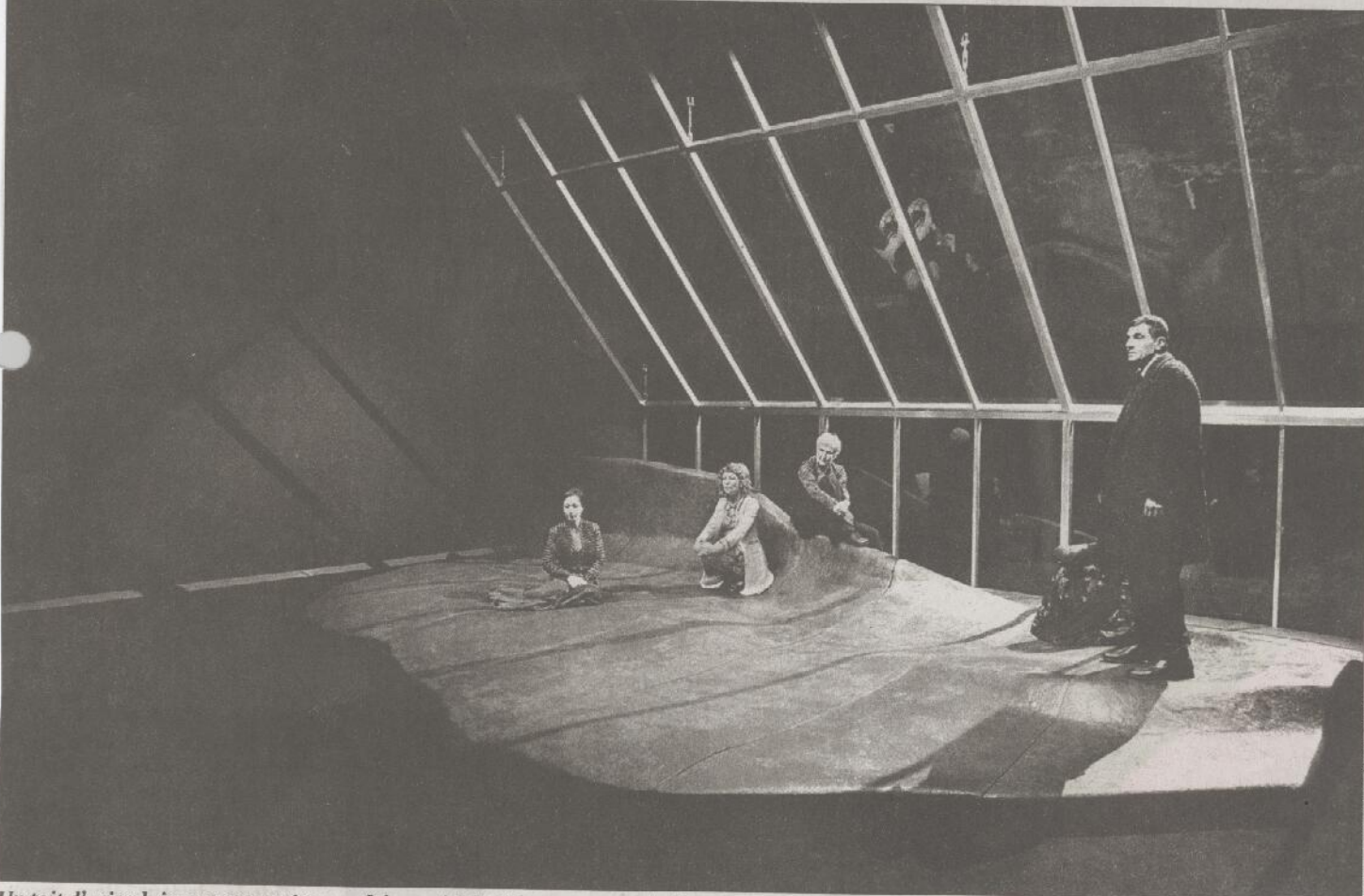


«La Fabbrica», la folle flamme des hauts-fourneaux

Scène Un spectacle théâtral et musical retrace l'Italie ouvrière de l'entre-deux-guerres.

Poignant



Un toit d'usine laissant apparaître parfois un ciel étoilé comme un soir d'été. Et dessous, l'histoire de trois générations d'ouvriers. ARCHIVES

Marie-Pierre Genecand

Le travail en usine est une réalité rude, sans pitié. La montée du fascisme, un sujet oppressant. Pourtant, *La Fabbrica*, qui, à Vidy-Lausanne, retrace l'histoire d'une usine italienne témoin du communisme flamboyant, puis du fascisme rampant, se présente comme un spectacle espiègle, doux et musical au sens large du terme. C'est que l'auteur, Ascanio Celestini, a puisé dans la tradition fantastique des contes populaires pour évoquer l'épopée des Fausto, fils, père et grand-père qui traversent les disgrâces ouvrières aux côtés d'Assunta, belle comme une madone et dépositaire d'un lourd secret. Sur scène, comédiens et chanteurs prolongent la magie.

«Soulever des trappes de silence pour faire chanter l'histoire où il semble qu'on ait voulu la faire taire.» Charles Tordjman excelle dans les entreprises de dévoilement. En 2005, au Théâtre Le Poche,

puis à Vidy, le metteur en scène français aménageait un écrin approprié à *L'Eloge de la Faiblesse*, célèbre essai d'Alexandre Jollien où l'auteur romand, handicapé, dialogue avec Socrate sur les notions de normalité et d'anormalité. En scène, Robert Bouvier et Yves Jenny rendaient ce duo-duel facétieux, malgré la gravité de l'énoncé.

Même tonalité dans *La Fabbrica*, ces jours, à Vidy. Dans un décor de sheds vitrés, le plus souvent plongés dans la semi-obscurité, sous ce toit d'usine laissant apparaître parfois un ciel étoilé comme un soir d'été, Agnès Sourdillon et Serge Maggiani se passent le relais d'une lettre d'un fils à sa mère. Une longue, très longue lettre où l'ouvrier, contraint de se couper l'annulaire gauche pour ne pas être licencié, raconte l'histoire des Fausto, trois générations confrontées à l'enfer des hauts-fourneaux. Comment l'acier bouillant à 1500 degrés a désintégré la jambe du dernier de la lignée. Et comment, avant, les deux

autres ont fini la tête dans un trou près du fleuve pour avoir connu le secret d'Assunta, beauté insolente incarnant l'Italie belle et cruelle, celle de Mussolini et de l'ère glaciaire de l'entre-deux-guerres.

**C'est beau et buté
comme un chant
révolutionnaire**

Dans cette suite d'éblouissements et de travaux forcés, les rassemblements militants finissent dans le sang, les fils empoisonnés au mercure reviennent la nuit manger des poires que le père inconsolable leur a cueillies et des enfants difformes naissent d'accouplements maudits. Mélange de folie lunaire et de bon sens populaire. Les deux acteurs se font les vecteurs amusés, voire étonnés, de tant de miracles et de destins tracés dans l'acier. Posés çà et là d'un décor qui,

au sol, figure la terre brûlée, ils fixent le public et détaillent avec soin les péripéties de ces ouvriers à la fois élus et damnés. C'est beau et buté comme un chant révolutionnaire.

De la musique, il y en a d'ailleurs dans ce spectacle sans âge. Tout le temps. Sous la direction de Giovanna Marini, un trio de polyphonies vocales reprend chaque élément de la fable dans des compositions râpeuses et nasillardes. Criardes, même parfois. Juste contraste, poignant, avec le récit tout en douceur distillé par les deux acteurs. Comme si ces voix à cran crachaient la colère de la terre que la parole, sur ses gardes, a appris à masquer. L'histoire qu'on a voulu faire taire, disait le metteur en scène. Elle a toute sa place dans cette ode aux sacrifiés.

La Fabbrica, jusqu'au 12 décembre, au Théâtre Vidy-Lausanne, à Lausanne, 021/619 45 45, www.vidy.ch, 1h 45